

Entrées dans l'attente

La langue française est bien faite. Longtemps, le verbe « attendre », venu du latin *attendere*, a signifié « tendre vers » mais aussi « porter attention à ». Jusqu'au XVI^e siècle, date à laquelle ce lien s'est perdu, l'attente désignait donc un temps fécond, desserrant l'étai des urgences, renouvelant le regard sur les êtres et les choses.

En ce début de l'Avent, les chrétiens sont invités à attendre la Nativité et nous avons voulu revisiter le sens de l'attente. « *Il est urgent d'attendre* », dit l'expression populaire, mais nous n'y croyons guère, bien convaincus que toutes nos urgences sont légitimes. Pourtant, les quatre personnes que nous avons interrogées – un agriculteur, une enseignante, une future maman et un bénévole à l'hôpital – parlent tous d'attentes incompressibles, nécessaires à des maturations diverses. Ils nous partagent ce que l'attente creuse en nous, des détours qu'elle impose. En un mot, de ses bienfaits.

Si nous sommes trop souvent pressés, impatients, fébriles, nos réticences à attendre ne sont pourtant pas toujours sans raison. Il est de bonnes attentes, celles qui offrent le temps nécessaire aux liens, aux mûrissements, à la créativité. Il en est d'autres qui éreintent, laminent, découragent, figent dans l'impuissance.

Quel serait donc le secret de la bonne attente ? L'attente n'a de sens que si elle est traversée par un désir, né d'une promesse et ouvrant une espérance. Elle devient alors « le temps du désir ». Attendre signifie étymologiquement « être tendu vers ». Vers quoi sommes-nous donc vraiment tendus ?

Élodie Maurot

« Enseigner en maternelle apprend à attendre »

Hélène Locufier, 55 ans, est institutrice en maternelle depuis 1993, très longtemps en petite section. Quand elle a décidé d'enseigner après un tout autre début de carrière, elle a choisi ce lieu où l'on apprend à se mettre au rythme de l'enfant. Un art lentement appris au fil des années.

« En fin de petite section, les enfants doivent avoir acquis certaines compétences, et surtout être "devenus élèves". Nous avons donc de fortes attentes à leur égard ! La première d'entre elles concerne la socialisation, la capacité à apprendre à vivre avec

les autres, être à l'écoute, accepter les contraintes... bref à respecter les règles de la vie en société. Mais ces attentes, qui dépassent donc les compétences scolaires, s'adressent à des enfants dont la plupart n'ont encore jamais quitté le cocon parental. Autant dire que tout est à mettre en place ! Et qu'il faut tenir compte du rythme de chacun pour y parvenir. Certains enfants ne deviennent élèves qu'à la toute fin de l'année, d'autres ont besoin de plus de temps encore et mettront à profit l'année suivante pour acquérir ce qu'ils n'ont pas encore tout à fait appris.

Certes, en tant qu'instituteur ou institutrice, on doit parfois gérer son impatience. L'expé-

rience aide à être moins inquiet car elle apporte cette certitude : tous y arriveront, et ceux qui rencontrent là des difficultés seront peut-être d'excellents élèves plus tard. Enseigner en maternelle apprend à attendre ! Je me souviens d'un petit garçon qui, pendant un mois, n'a jamais accepté de participer à une activité. Il se tenait à l'écart, assis sur sa petite chaise, et observait. Je le sollicitais régulièrement, l'invitais à rejoindre les autres, en vain. J'avais déjà quelques années d'enseignement derrière moi et j'avais déjà vu de telles situations évoluer très lentement mais un mois, c'était long ! Les parents s'inquiétaient et je commençais aussi à m'in-

terroger sur l'attitude à adopter. Quand, tout à coup, il s'est mis à participer à tout et avec succès. Sans doute avait-il écouté très attentivement tout ce temps où il était resté en retrait.

Surtout, le silence de ce petit garçon n'était pas dû à un manque de compétence mais de confiance. Les enfants timides suivent le même chemin : pendant un temps, ils ne parlent pas, puis ils commencent à s'adresser aux autres, ensuite au maître ou à la maîtresse et, enfin, à la classe entière. En maternelle, les apprentissages scolaires viennent après. La confiance est première et elle se gagne avec le temps. »

Recueilli par Béatrice Bouniol

Anne Van der Stegen/Divergence



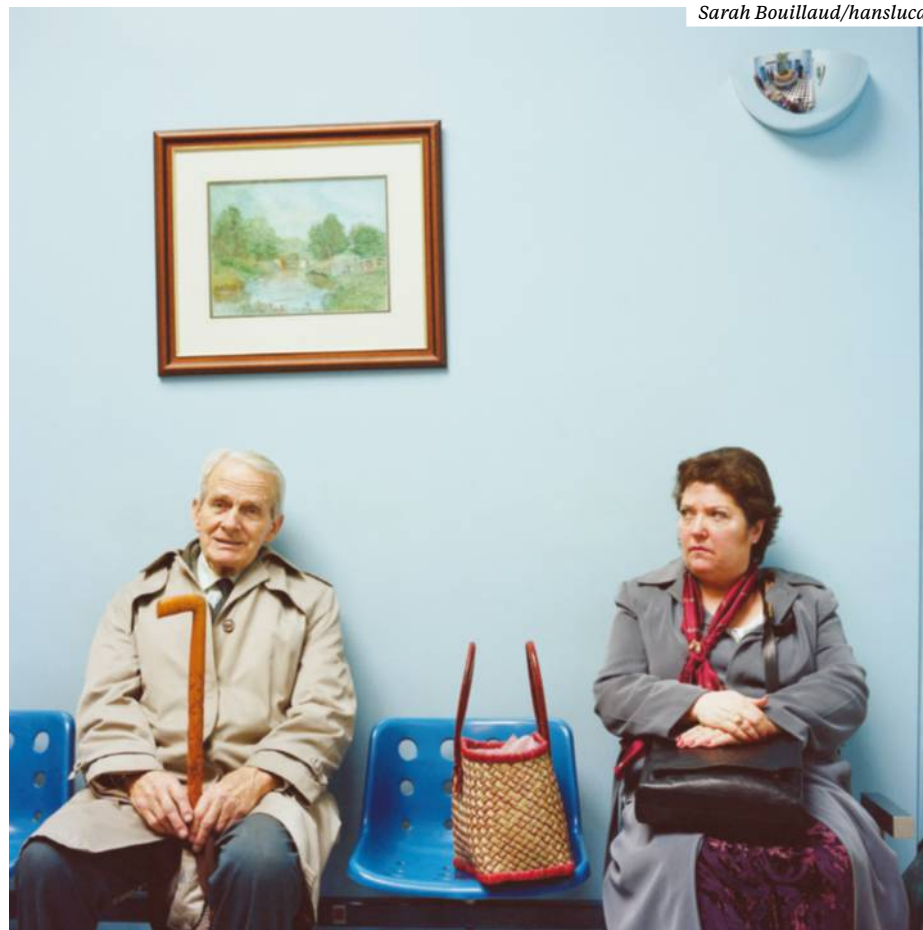
Patricia Lecomte/hanslucas



Pascal Bastien/Divergence



Sarah Bouillaud/hanslucas



« L'attente est une passivité »

Gérard Eblin, 71 ans, est bénévole depuis dix ans au sein de l'association Les blouses roses. Chaque mardi matin, avec son petit chariot rempli de boissons et de biscuits, il assure une présence dans les différentes salles d'attente du service de radiologie de l'Institut Gustave-Roussy (Villejuif), spécialisé dans le traitement des cancers.

« Tous les mardis matin, je propose aux personnes qui attendent dans le service de radiologie un café, un thé, un jus, ou quelque chose à manger, biscuits ou bonbons. Pour les enfants, j'ai aussi des petits livres, des crayons, des pailles, des sucettes... En faisant plusieurs fois le tour des couloirs et des salles d'attente, je sers une cinquantaine de boissons. Si je compte ceux qui ne prennent rien, j'approche environ 80 personnes chaque matin.

Dans une salle d'attente, les gens sont obligés d'attendre. Et attendre, c'est la passivité. Quand on attend des résultats d'analyses

ou quand on est dans un parcours de soins, l'attente est toujours trop longue. Les gens ont mille et une manières d'attendre. Il y a ceux qui attendent comme des enfants sages. Ceux qui ont la bougeotte, qui vont et viennent sans arrêt. Ceux qui n'osent pas s'asseoir et préfèrent rester dans le couloir par crainte de ne pas entendre le médecin les appeler. Il y a ceux qui

« Les gens ont mille et une manières d'attendre. »

sont accompagnés et parlent avec un proche. Ceux qui lisent, tricotent, colorient... Les enfants sont impressionnants. S'ils ne souffrent pas, ils sont très réceptifs, naturels. Pour les adolescents, c'est beaucoup plus difficile. Ils sont plutôt renfermés, non communicants. On sent que la maladie est pour eux une injustice.

Avant ma retraite, j'étais architecte d'intérieur. Je ne me sentais pas les compétences pour faire

des choses très élaborées à l'hôpital, mais jouer les barmans, c'est dans mes cordes ! L'hôpital est quand même un lieu fermé, une bulle déconnectée du monde extérieur. Nous, les bénévoles, nous sommes une présence du monde extérieur. J'essaie de mettre un peu de décontraction, de désamorcer l'impatience ou le stress que je ressens. Quand j'arrive, l'atmosphère est souvent calme. Je dis bonjour, je propose une boisson, je fais une petite blague. Il m'arrive de revoir les mêmes patients. Au bout de la dixième fois, on ne se dit pas bonjour de la même manière ! De temps en temps, une petite conversation s'engage. Cela détend l'atmosphère. Je continue ensuite ma tournée, et parfois, quand je repasse, je vois que la salle d'attente s'est animée. Les gens se sont mis à papoter les uns avec les autres. On se dit alors qu'on n'a pas fait grand-chose, mais que ce n'est peut-être pas inutile... »

Recueilli par **Élodie Maurot**

L'équipe de trois bénévoles pourrait s'étoffer. Écrire au courrier des lecteurs.

bibliographie

Des livres pour apprendre à attendre

Adrien Candiard, *Veilleur, où en est la nuit ? Petit traité de l'espérance à l'usage des contemporains*, 2016, Cerf, 99 p., 10 €. Dominicain vivant au Caire (Égypte), Adrien Candiard s'en prend au sentiment de « *déclin français* » qui sévit aujourd'hui, et le confronte au devoir qu'ont les chrétiens d'être des « *professionnels de l'espérance* ».

Dietrich Bonhoeffer, *Résistance et soumission. Lettres et notes de captivité*, Labor et Fides, 630 p., 37,60 p. Résistant au nazisme, le pasteur allemand Dietrich Bonhoeffer (1906-1945) fut emprisonné après la tentative d'attentat raté contre Hitler à laquelle il avait participé. Dans ces lettres écrites en prison, en attendant son procès et un retour à la liberté toujours plus incertain, il médite sur la condition de l'homme moderne « *devant Dieu et avec Dieu, sans Dieu* », sur la veille et l'espérance chrétienne.

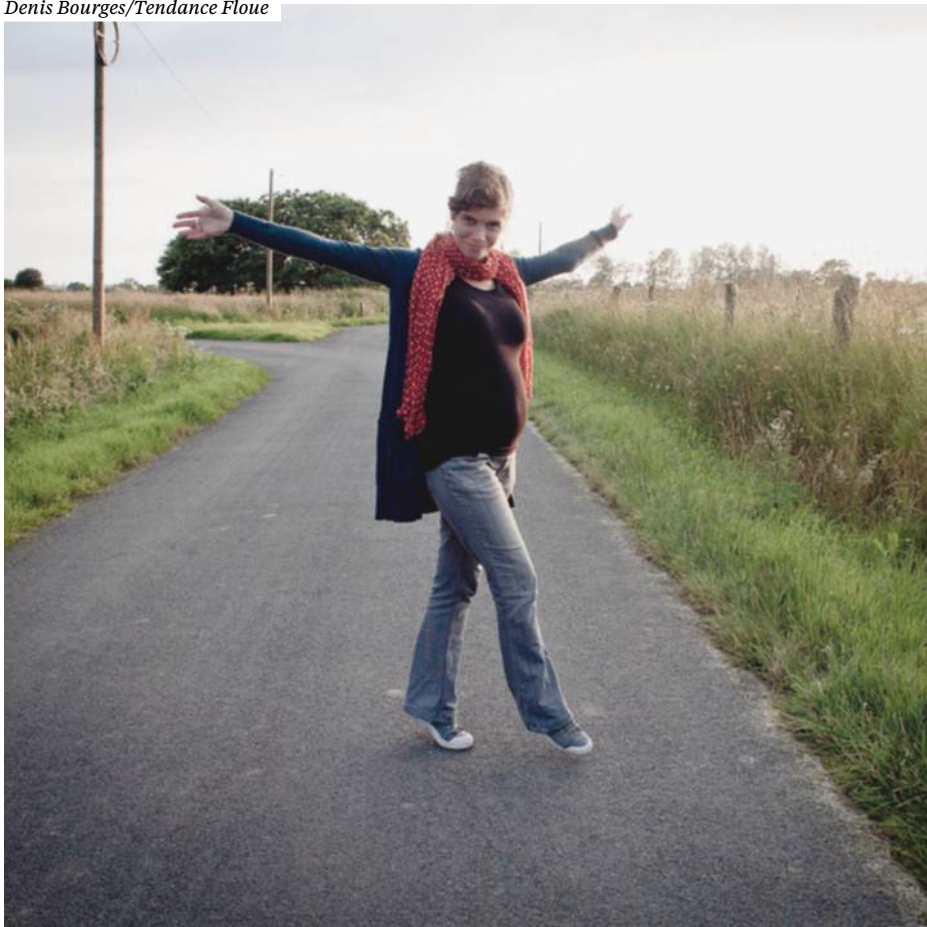
Simone Weil, *Attente de Dieu*, Albin Michel, 272 p., 7, 70 €. *Attente de Dieu* est le titre que donna en 1949 le père Joseph-Marie Perrin aux textes que le philosophe lui avait adressés avant de rejoindre La France libre à Londres. Ces pages, habitées par un intense désir de Dieu, sont un testament spirituel.

Maurice Blanchot, *L'Attente, l'oubli*, coll. « L'imaginaire » Gallimard, 1962, 2000, 128 p., 13 €. « *Depuis quand avait-il commencé d'attendre ? Depuis qu'il s'était rendu libre pour l'attente en perdant le désir des choses particulières et jusqu'au désir de la fin des choses. L'attente commence quand il n'y a plus rien à attendre, ni même la fin de l'attente.* »

Edward Hopper, *Peindre l'attente*, Citadelles et Mazenod, 2012, 400 p., 189 €. Un employé de bureau désœuvré, un pompiste qui regarde la route, un couple sur le pas de sa porte ou encore une femme en bas d'un escalier... Dans l'oeuvre de ce peintre, l'attente se fait énigmatique car ce qui est visé n'est jamais identifiable.

Suite page 4.

Denis Bourges/Tendance Floue



Denis Bourges/Tendance Floue



« Dépendre de la nature, c'est la beauté du métier »

Patrick Durand, 59 ans, exploite 186 hectares de terre près de Saint-Péravy-Épreux, au nord du Loiret, cœur du « grenier à blé » de la France. Nous l'avons rencontré en 2016, lors de l'« été noir » des céréaliers. Retour au domaine des Vignes au moment où s'achèvent les semis d'hiver.

« Pour nous autres, céréaliers, le temps de l'Avent est d'abord celui des derniers travaux des champs qui marquent l'entrée dans l'hiver. Et ce n'est pas la tâche qui manque. Sur la ferme, on vient juste de terminer les semis de blé d'hiver et de boucler la récolte des betteraves et du maïs. Il reste à labourer les parcelles qui seront plantées au printemps. Avant cela, il faut arracher les cultures intermédiaires que la réglementation nous oblige à planter pour piéger les nitrates dans le sol afin d'éviter qu'ils ne polluent les nappes phréatiques.

Le plus gros du travail devrait être achevé autour du 15 décembre. Il restera alors à estimer le résultat d'exploitation de la dernière campagne, finaliser les semis de printemps, passer les commandes de produits, participer aux assemblées de la coopérative qui collecte ma production, sans parler de l'indispensable travail de bureau : payer les factures, répondre au courrier.

Ce n'est qu'à partir du 20 décembre que l'on entre dans une période plus calme qui permet enfin de souffler. On se projette alors sur la fête de Noël qui reste, pour moi qui viens d'une famille chrétienne, un temps de joie. On commence à parler de cadeaux, à attendre la venue des enfants.

Mais les préoccupations professionnelles ne sont jamais bien loin. D'abord parce que les agriculteurs sont soumis à une pression médiatique et des critiques souvent injustes qui finissent par peser sur le moral.

Ensuite parce que, plus que toute autre, l'activité agricole dépend de la nature, de la météo et du temps qui passe. Qu'il fasse trop sec, et l'on craint que les semis peinent à lever. Qu'il fasse trop chaud, et l'on redoute les vols de puceron. Que les nappes phréatiques tardent à se recharger, et l'on se demande si l'on pourra irriguer l'été prochain.

Bien sûr, avec l'expérience, on apprend à gérer ce stress. Les accidents, l'agriculteur apprend à faire avec. Mais le changement climatique vient bouleverser tous les équilibres. Les épisodes désastreux se multiplient, et personne ne sait très bien comment s'adapter.

En fait, on réalise plus que jamais que la nature a toujours le dernier mot. Cette dépendance à son égard, l'attente qui s'impose à nous devraient nous inciter à plus d'humilité. L'homme moderne surestime sans doute sa capacité à s'imposer à la nature. »

Recueilli par Antoine d'Abundo

« Neuf mois c'est à la fois long et court »

Pauline attend son deuxième enfant dont la naissance est prévue fin février. Elle estime que la grossesse est un temps pour rêver, et que neuf mois sont nécessaires pour se préparer à accueillir un bébé.

« Je suis sereine. Je savoure donc ces neuf mois suspendus. Je les trouve ludiques. J'imagine ce bébé que j'attends, ce que nous allons vivre ensemble. Je joue à lui prêter mille vies. D'ailleurs, avec mon mari, nous n'avons pas souhaité connaître le sexe de notre bébé. Nous n'avons pas de préférence en la matière mais surtout, il nous semble qu'en gardant ce mystère, nous laissons toute sa place à l'imaginaire. Nous permettons à ce bébé de rester une page blanche sur laquelle nous projetons mille choses. Nous ne l'enfermons pas dans des attentes trop précises. J'apprécie d'ailleurs d'être inca-

pable de lire les images d'échographie. J'ai toujours le plus grand mal à reconnaître le visage, le profil ou les différentes parties du corps et c'est très bien ainsi.

« Je crois qu'il faut tout ce temps-là pour faire connaissance, et devenir parent. »

Je trouve que neuf mois est le temps idéal pour attendre un enfant. Les émotions varient énormément au fil de ce laps de temps. Ainsi, les trois premiers mois ont été pour moi le temps du secret, de l'intimité. Seuls mon mari et moi étions au courant, et ce temps d'attente partagée entre nous seuls était un moment très privilégié. Ensuite, les trois mois suivants ont été ceux de l'euphorie, du partage avec les proches ●●●

Martin Bertrand/Hans Lucas



Elodie Guignard/Hans Lucas



●●● et surtout avec Zoé, la future grande sœur. Désormais, j'aborde les trois derniers mois, qui sont ceux du temps long, de l'attente que je vais finir par trouver interminable tant j'ai envie de rencontrer enfin ce bébé.

Au final d'ailleurs, neuf mois c'est à la fois long et court. Cela représente tout de même les trois quarts d'une année quand on y pense. Je crois qu'il faut tout ce temps-là pour faire connaissance, et devenir parent. Je trouve par exemple encore difficile de me projeter dans l'après, j'ai du mal à faire un lien très clair entre ce petit être qui gigote dans mon ventre et l'enfant que je tiendrai dans mes bras à la naissance. Cette attente est aussi spirituelle. Je suis portée par une envie de faire une belle famille, de donner à ce bébé de belles relations familiales.

Cette grossesse est un peu particulière car elle intervient en même temps que je change de travail. Je viens en effet de déposer ma lettre de démission. Je souhaitais depuis quelque temps travailler différemment, et le fait d'attendre cet enfant m'a permis de réfléchir différemment, m'a donné de nouvelles envies, et j'ai donc plus facilement sans doute sauté le pas de cette réorientation professionnelle. »

Recueilli par Emmanuelle Lucas

Pour les chrétiens, veiller sans savoir « ni le jour ni l'heure »

L'Avent est une invitation à être vigilant dans l'attente de la venue de Dieu. Mais même au-delà de cette période, l'attente est un impératif fondamental pour les chrétiens... et les juifs.

Qu'attend-on, au juste, pendant l'Avent ? Du latin *adventus* (avènement, venue), l'Avent désigne depuis le IV^e siècle le temps liturgique qui précède Noël. Mais qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas simplement, pendant quatre semaines, de se préparer à Noël comme si l'on attendait encore la venue de Jésus dans l'humilité de sa crèche. Ne voir dans cette période qu'une préparation à la commémoration d'un événement passé serait vraisemblablement inexact.

Pour le père Étienne Michelin, enseignant en théologie au Studium de Notre-Dame de Vie,

l'Avent est à la fois une mémoire, une actualité et une promesse. « On fait mémoire d'un événement historiquement situé, tout en approfondissant, au présent, notre relation avec Jésus. Quant à la promesse, c'est la rencontre à venir avec le visage du Père. » Pendant l'Avent, le chrétien est ainsi invité à se préparer pour devenir tel que Dieu le rencontrera à la fin des temps. Loin d'être passive, cette attente-là est à la fois vigilante et persévérante.

L'Avent est à la fois une mémoire, une actualité et une promesse.

Si l'attente est l'une des caractéristiques de l'Avent, elle n'en reste pas moins un impératif chrétien tout au long de l'année. « Pendant l'Avent, on s'exerce en communauté

à vivre une qualité du cœur appelée à devenir permanente », confirme le père jésuite Claude Flipo.

Cette « qualité du cœur » qu'est l'attente, les Écritures ne cessent d'y faire référence. « Mon âme attend le Seigneur, plus qu'un veilleur ne guette l'aurore », chante le psalmiste au psaume 130. L'invitation à rester confiant et fidèle dans l'attente est par ailleurs incarnée, dès le début de l'Ancien Testament, par Sarah, la femme stérile d'Abraham. Par la suite, les promesses qui jalonnent le récit biblique sont autant d'occasions de mettre à l'épreuve l'endurance du peuple hébreu, soumis à une attente qui s'essouffle régulièrement. Des prophètes s'élèvent alors pour réveiller sa foi et son espérance.

Héritée d'Israël, l'attente est tout aussi présente dans les Évangiles. On la retrouve notamment à travers les paraboles sur la vigilance : celle des vierges sages et des vierges folles attendant l'arrivée de l'époux

(Mt 25, 1), celle des serveurs attendant le maître à son retour de noces (Lc 12, 36)... Et toujours, cette conclusion : « Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

Dans la vie consacrée, l'attente joue de toute évidence un rôle central : le moine n'est-il pas, à bien des égards, le veilleur par excellence ? Le jour de leur profession, les bénédictins chantent trois fois : « Reçois-moi Seigneur, selon ta parole, et je vivrai : ne me déçois pas dans mon attente. »

C'est bien « chaque chrétien » qui est appelé à être un « veilleur de Celui qui vient tous les jours », selon le père Claude Flipo : « Il nous faut être vigilant à la présence de l'Esprit de Dieu dans nos vies. » Et puisque le Christ est encore « loin d'être entré dans toutes les existences humaines », il revient aux chrétiens de « faire de la place pour l'accueillir dans le monde », en y déployant notamment la fraternité. ●●●

●●● Le père Étienne Michelin renchérit, soulignant la parenté étymologique entre « attente » et « attention » (du latin *ad-tendere*, « tendre vers »). « *Le Seigneur nous invite à être attentif à ceux qui nous entourent : à tendre vers lui, mais aussi vers ceux qui sont son image. Veiller en présence de Dieu, c'est veiller au bien-être de ses frères.* »

Comme les chrétiens, les juifs attendent l'avènement du « Jour du Seigneur ». Juifs et chrétiens se rejoignent ainsi dans ce mouvement commun, tendu vers l'accomplissement de l'Alliance entre Dieu et les hommes. C'est néanmoins aux chrétiens que le jésuite et paléontologue Pierre Teilhard de Chardin a adressé cette injonction, qui interpelle encore soixante ans après sa mort : « *Chrétiens, chargés de garder toujours vivante sur terre la flamme du désir, qu'avons-nous fait de l'attente du Seigneur ?* »

Mélinée Le Priol

Chau-Cuong Lê/Hans Lucas



Alain Willaume/Tendance Floue



entretien

« L'attente fait entrer dans le temps du désir »

Catherine Chalier

Philosophe, spécialiste du judaïsme (1)

La philosophe Catherine Chalier articule l'attente à la promesse et au désir, tout en distinguant une bonne et une mauvaise attente.

Dans notre société pressée, pourquoi est-il devenu si difficile d'attendre ?

Catherine Chalier : Attendre, c'est penser qu'il y a des possibilités qui vont – ou non – se réaliser. Or, nous sommes dans un monde qui veut, par la technologie, accélérer le processus de la maturation. Avec la technologie, nous avons la volonté de maîtriser la temporalité, d'en accélérer le cours.

Nous ne voulons pas attendre parce que nous confondons le temps de la pulsion et le temps du désir. La pulsion veut tout immé-

diatement. Elle ne sait pas du tout attendre. On le voit dans l'usage que nous faisons d'Internet. On veut des réponses immédiates, on remercie les gens de leur « réactivité ». Pourtant, la réactivité n'est pas une réponse et l'affairement n'est pas la créativité.

Peut-on essayer de qualifier ce que l'attente creuse en nous ?

C. C. : Le temps de l'attente nous fait passer de l'immédiateté de la pulsion – qui est impérieuse et jamais satisfaite – au temps du désir. L'attente fait entrer dans ce que le philosophe Henri Bergson appelle « la durée créatrice ». Cette durée créatrice, ce n'est pas le temps mécanique, ni celui de la technologie. C'est le temps qui nous apprend à nous tenir au diapason de ce qui, en nous-même, est la source de la création. Rejoindre cette source en soi demande du temps...

Inversement, que signifie le manque d'attente ?

C. C. : Dans la Bible, on trouve cette interrogation : « *Veilleur, où en est la nuit ?* » (Isaïe, 21,11) Cette

question s'adresse au gardien du Temple de Jérusalem qui devait dire quand il percevait les premières lueurs de l'aube. Il ne pouvait pas faire venir l'aube plus tôt, ni plus vite, mais il devait veiller pour annoncer le moment où, de la nuit elle-même, émerge la première clarté.

Ne pas savoir attendre, c'est confondre la nuit avec les ténèbres. Dans la nuit, on ne perçoit rien. Mais, à la différence des ténèbres, la nuit promet l'aube. Il faut des veilleurs qui soient capables de s'en apercevoir.

Peut-on distinguer une bonne et une mauvaise attente ?

C. C. : Il y a des attentes mauvaises. Je pense, par exemple, aux réfugiés qui attendent dans des camps, en Grèce, en Italie ou ailleurs. Cette attente ne sollicite pas la dimension créatrice de l'être humain. Elle est liée à un ennui extrême et génère souvent l'agressivité. Dans un registre moins tragique, on peut aussi penser aux files d'attente en URSS. L'attente est destructrice

quand elle est liée à une dépendance à l'égard des puissants, parfois cyniques ou sadiques, qui ont un pouvoir sur nous.

« Pour penser positivement l'attente, il faut être habité intimement par une promesse. »

Il existe une autre attente destructrice, celle qui empêche d'accueillir le présent. Dans *Le Désert des Tartares*, Dino Buzzatti met en scène un soldat qui attend sans cesse le jour d'une grande bataille, où il pourra montrer sa grandeur. Il est dans une attente qui le rend incapable d'apprécier le présent.

Comment renouer avec l'attente ?

C. C. : Pour penser positivement l'attente, il faut être habité intimement par une promesse,

c'est-à-dire par une parole bonne, plus forte que toutes les paroles mauvaises qui nous entourent et qui sont aussi en nous. Cette « parole bonne », la Bible l'appelle une « *bénédictio* ». Croyant ou non, nous pouvons essayer de retrouver en nous la mémoire de paroles et de gestes passés, parfois très ténus, qui malgré toutes les difficultés, tous les malheurs, nous encourage à vivre.

L'attente permet ainsi de relier les différentes dimensions du temps. Attendre, ce n'est pas simplement être poussé vers l'avenir. C'est aussi être habité par la mémoire de ces paroles, que l'on peut se redire et s'encourager à ne pas oublier. Pour cela, il faut faire un travail sur soi-même. Retrouver en soi, le point où émerge la vie créatrice. On perd souvent ce centre parce que l'on vit trop dans l'extériorité.

Recueilli par Élodie Maurot

(1) Elle a notamment écrit *La Nuit, le jour*. Au diapason de la création. (*Le Seuil*).